

Genet : l'oeuvre comme acte de naissance

Entretien de la blessure. Sur Jean Genet, d'Hélène Cixous
Accompagné de treize dessins originaux d'Ernest
Pignon-Ernest, Galilée, « Lignes fictives », 86 p.

Ginette Michaud

Numéro 240, printemps 2012

Jean Genet, toujours en fuite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, G. (2012). Genet : l'oeuvre comme acte de naissance / *Entretien de la blessure. Sur Jean Genet*, d'Hélène Cixous Accompagné de treize dessins originaux d'Ernest Pignon-Ernest, Galilée, « Lignes fictives », 86 p. *Spirale*, (240), 50-52.

Genet : l'œuvre comme acte de naissance

PAR GINETTE MICHAUD

ENTRETIEN DE LA BLESSURE. SUR JEAN GENET d'Hélène Cixous
Accompagné de treize dessins originaux d'Ernest Pignon-Ernest
Galilée, « Lignes fictives », 86 p.

*Et ta blessure, où est-elle ? Je me demande
où réside, où se cache la blessure secrète
où tout homme court se réfugier si l'on attende
à son orgueil, quand on le blesse ? Cette blessure —
qui devient ainsi le for intérieur —, c'est elle qu'il
va gonfler, emplir. Tout homme sait la rejoindre,
au point de devenir cette blessure elle-même,
une sorte de cœur secret et douloureux.*

— Jean Genet, *Le funambule* (1957)

Entretien de la blessure est un titre qui porte déjà l'empreinte de Genet, et pas seulement parce qu'il y est question de cette blessure qui, de naissance (ratée, mais aussi magnifiquement réussie), fut son « cœur secret et douloureux », mais parce que le mot « entretien », lui-même équivoque, se tient sur le fil funambule de la langue dont Genet se fait l'acrobate (plus audacieusement, Cixous dit qu'il l'« acrobate », la langue) : il sera donc ici question de l'entretien, au sens de la conservation et du soin extrême (donc cruel) accordé à cette plaie vive que Genet ne laisse pas cicatriser, qu'il creuse et aggrave au contraire, et de l'entretien au sens de la parole, car pour peu qu'on sache l'écouter, la blessure ouvre ses lèvres, elle parle.

Et qu'est-ce qu'elle commence par raconter cette blessure, si ce n'est encore et toujours l'inénarrable scène d'origine ? Celle d'abord qui scelle la « Chance du nom. Avoir pour trésor néonatal toutes les lettres et tous les mots réfugiés dans la brassée de Genet » ; celle qui donne « la bénédiction du non-nom », car Genet, on ne le sait que trop — mais personne ne l'a écrit comme Cixous le fait dans cet essai —, « a dû fuir d'instinct le destin de blanc qui l'eût attendu au tournant et vidé de ses sangs ». « Blanc », c'était en effet le nom supposé du père, qui « lui restera inconnu. Genet n'aurait jamais été, voulu être, blanchi. Genet ne sera jamais revenu au père. À la place du nom du père, un blanc : Il est le fils d'une Mère, dont les poux sont entretenus avec une amoureuse patience. / À l'avenir, il re-deviendra noir (éternellement), enfant noir, comme les frères Jackson, et comme les furieux enfants trouvés de la Littérature, aux noms fatidiques enracinés dans les landes et les langues, naturellement épineux comme un Heathcliff. » Ou comme une

Heathcliff puisque Hélène Cixous nous a récemment appris dans *Double Oubli de l'Orang-Outang* (Galilée, 2010) à déchiffrer ses propres initiales, HC, inextricablement entrelacées à celles de Heathcliff, ce nom de vents fous et de falaises. Avec ces fleurs de genêt que Genet considérait « gravement, avec tendresse » et envers lesquelles il disait, dans le *Journal du voleur*, éprouver une « sympathie profonde » (« Je suis seul au monde, et je ne suis pas sûr de n'être pas le roi, peut-être la fée de ces fleurs » : on notera la double négation et l'incertitude tremblante — naître ou n'être pas — ébranlant toute cette phrase), Cixous enracine aussi sa propre généalogie d'écrivain à la seule terre qu'elle se reconnaît, à lui (Heathcliff ou Genet) comme à elle : « la terre de la langue ».

« ACTES DE NAISSANCE »

Naissance de Genet, ou plutôt naissances multipliées, la fleur et l'homme — dont acte. Auto-engendrement et passage à l'acte, en effet, efflorescence des mises en scène du « spontané simulateur » comme il se décrit lui-même dans *Un captif amoureux* (titre sublime où l'on ne sait si c'est l'amoureux qui est captif ou le captif amoureux, oscillation indécidable des deux à la fois, qui s'annulent et se relancent simultanément : toujours ce « 22 » de la rue d'Assas, on comprendra plus loin que ce chiffre magique, néfaste, est celui qui abat tous les as présidant à sa destinée, 22, deux 2, ni un ni deux, tour de passe-passe...). Genet grand voleur, le « fin du feint » et « haut pastiche[ur] » : « Tout est vraiment bien faux », agilité du sauteur, « le faux bond, la fausse compagnie, l'incertitude fiction, l'hésitation de l'hésitation », ça le connaît, versatilité et « toutes les variétés du déni »... Genet, c'est aussi le « dégoût pour l'autorité », « la ruine de tous les énoncés », l'agitation perpétuelle, l'agit-prop, tout ce qui gigote vivant pour s'arracher à la mort ; il sera toujours, captif pas pris, à tout déplacer et remplacer, en course et en fuite, jeté dans un mouvement qui est, comme celui des Panthères Noires auquel il adhère le temps d'une révolution, « plus révolte poétique et jouée que volonté d'un changement radical ». Courir, courir sans arrêt, sinon, dit encore Genet, « [...] je ne risque rien d'autre que d'être anéanti, mais ne le suis-je pas déjà par une non-vie en creux ? ».

Le premier acte de naissance (mais lequel vient en premier ? laquelle est la vraie ? la mère ou la naissance : on ne sait pas), il en donne un récit tout retourné, « *livré au vent des contretemps, des métamorphoses et des anachronismes* » dans le *Journal du voleur*, où il déclare être « *venu au monde au 22 de la rue d'Assas* ». Mais voyons, attention, lisez plus attentivement, de plus près : il écrit bien y être venu au monde... à vingt et un ans ! « *Quand j'eus vingt et un ans, j'obtins un acte de naissance. Ma mère s'appelait Gabrielle Genet. Mon père reste inconnu. J'étais venu au monde au 22 de la rue d'Assas* », qu'il dit ensuite « *occupé par la Maternité* ». Or c'est faux : la Maternité où il fut abandonné est sise au 89. Or c'est vrai : « *Une telle adresse ne s'inventant pas, il l'invente* », comme le voit si finement Cixous. Acte de naissance ? Blanc-seing, plutôt. C'est qu'il n'en a rien à foutre de l'état civil, Genet, c'est seulement son « *autrebiographie* » qui l'intéresse, celle par laquelle il entend se donner naissance. En quelques traits vifs, Cixous saisit l'essentiel qui fait que le bien-non-nommé Genet

des si », ses « *si de petit garçon prophétique qui donne à l'univers des ordres et à votre monde des coups de pied* ».

La langue de Genet, c'est la seule bride qu'il met dans la main du lecteur pour que celui-ci suive à la trace sa posture d'excrime et d'esquive, traître si fidèle finalement, « *témoin enveloppé de solitude* » à travers toute sa politique à revers, si désarçonnante. À lui, on ne la lui fait pas, ni « *bonnes œuvres* » ni « *justes causes* », en dépit des apparences. Mais les lacets des leurres, il peut aussi s'y (sur)prendre. Lui, il sera « *Blanc aux Panthères Noires, Français aux Palestiniens, [...] il renouvelle chaque fois son pacte de solitude et d'abandon. Il ne cherche pas à entrer, son lot est de désirer.* » Lui, l'enfant perdu de naissance, il se trouve fugitivement chez lui (locution qu'il exécère) chez tous les « *exclus encerclés* », entretenant la « *distance dans la proximité, et le détachement dans l'attachement* ». Là, en ce point précis des limites sans ancrage ni appropriation possibles, Genet se révèle bien, « *O my shemblable, my freer* », le frère de

plume de Cixous, celui qui a la force de retourner sa force contre lui-même, « *se faisant cercle et s'encerclant, inventant les formes de l'exclusion interne* ». « *Se garder hors et garder l'or du hors intérieur, c'est la dure loi de Genet* », selon la formule condensée de Cixous où résonne aussi la poétique de Rimbaud. Les politiques de Genet, son éthique de l'imposture¹, on ne la comprendra jamais, on ne pourra jamais s'en réclamer ou la revendiquer sans une certaine gêne (être gêné : autre déclinaison de son nom). « *Il fait ce qu'il faut. Il fausse bien ce qu'il fait.* » C'est un captif déchaîné,

sa solitude « *déchire et s'arrache – à quoi ?* », demande Cixous. « *À l'interprétation, à la reconnaissance.* » Sa sympathie ne va à personne, pas même au lecteur qu'il garde au « *garde-à-vous* » : elle va aux seuls morts, « *qui ne sont ni blancs ni noirs, mais non-couleur poussière, comme Giacometti* ».

DESSINS, OU ACCOMPAGNEMENT POUR CELUI QUI NE M'ACCOMPAGNAIT PAS

Pour évoquer l'effet des treize dessins d'Ernest Pignon-Ernest qui entretient, comme Cixous, un rapport profond à Genet², on pourrait penser à ce passage où elle souligne l'admiration portée par Genet à l'art de Giacometti, « *le seul auprès duquel il s'arrête, séjourne, se pose* » et devant lequel il s'agit d'« *écarter, dit-elle, ce qui gênait mon regard pour découvrir ce qui reste de l'homme quand les écailles des faux-semblants seront tombées des yeux* ».

Le (dé)placement des dessins est ici très singulier : le premier, en frontispice, montre un doigt qui entrouvre la tranche d'un livre, figure éminemment sexuelle ; au tiers du texte, le visage dessiné de Genet, mais les deux yeux louchent, strabisme inquiétant, l'un est direct et lucide,

Les politiques de Genet, son éthique de l'imposture, on ne la comprendra jamais, on ne pourra jamais s'en réclamer ou la revendiquer sans une certaine gêne (être gêné : autre déclinaison de son nom).

échappera toujours aux fiches signalétiques et policières : « *Né amputé de mère et de père* », « *déporté dans le Morvan, au pays mor, c'est-à-dire au pays noir* », « *personne pour le réclamer* » : « *Dès lors la Blessure déménage. Elle ne tient pas en place. Voyage de la Blessure en laquelle il fait son trou. S'il avait un bateau, il appellerait Lésion. Et que sa quille éclate. Son lot : avoir toujours à n'être, tout au long du fil de sa vie, qu'un être volant, que dis-je, un mort volant, revenant de livre en livre se refaire l'acte manqué de sa naissance.* »

POLITIQUES DE GENET

Son seul engagement, il est là, dans la littérature qui lui sert de monture et le fait cavalier le mors aux dents, comme l'a si bien lu Jacques Derrida dans *Glas*. Les phrases de Genet, Cixous les entend sonner, comme elle s'y entend expertement, du dedans de la langue, le français, mais un étrange français, tout proche et de longue portée (car Genet déteste violemment aussi une certaine francité), langue qu'il tourne et détrouse, « *attaquaine de l'intérieur pour mieux la défendre* » dans tous ses tours rusés : ses « *ablatifs absolus bizarres* », sa « *précieuse rhétorique de l'inversion* », son phrasé vertigineux qu'il cultive « *en les plantant par les que, en les tirant par la queue, les secouant par*

l'autre aveugle et laissé en blanc : visage de voyant ; puis une série de six dessins (qui comptent dans la numérotation du livre et prennent donc littéralement le relais du texte) où, en feuilletant, on croise, on croit voir le regard de Genet jeune, puis grivelé, meurtri, visage se décomposant jusqu'au trou de la bouche, cavité ouverte du captif jouissant ou mourant, et à l'anamorphose du trou orbital du crâne. Au dernier tiers du livre, apparaît un pied ailé, transfiguration, sublimation ?, dans lequel on reconnaît Mercure, ou Hermès le messager, l'« émissaire énigmatique » (on n'ose plus parler d'ange ici). Cette suite de dessins, en se succédant de manière kinesthésique, produit un Portrait de Genet tout craché, avant de laisser la place, vers la fin du livre, à trois images — un voile, des mains aux longs doigts fins ; une main ouverte, abandonnée dans le vide, en chute libre ; une autre tendue, dressée, comme pour un dernier appel ou imploration —, images épiphaniques de la « dernière scène », de Hamza et de sa mère dans *Un Captif amoureux* (oui, cette dernière scène de la veilleuse, de la mère de Hamza, est une admirable *Pièta*) : « Est-ce toi, mère, ma mère ? Dis-moi le mot, mère. Suis-je ton fils ? / La mère ne répond pas. C'est bien elle. C'est bien elle ?

Sans doute. Ou peut-être. La mère c'est ça : celle à qui on adresse la lettre sans adresse. » La toute dernière image est celle des tendres et délicates fleurs ombrées : de genêt, bien sûr.

Le dernier mot ? C'est lui qui l'aura. « *Je m'éc* — » : encore une éclipse, une envolée, un vol de jouissance, une fugue (double fuite), le regard tourné vers l'Orient, vers la mecque, ou l'or de Rimbaud, lui, Genet, qui ne cesse de dire « Je nais », « *je m'éc*. » : moi, jeune mec, l'amant de la langue, je me prends au vol. †

1. Cf. le colloque « Jean Genet politique : une éthique de l'imposture », organisé par Albert Dichy et Véronique Lane au Théâtre de l'Odéon en novembre 2010, où Cixous présenta une première version de ce texte.

2. Je pense tout particulièrement aux grands dessins/sérigraphies apposés sur les murs du port de Brest, magnifique crucifixion/déposition inspirée de *Querelle de Brest*, œuvre commentée dans sa décomposition même, en deux temps, par Jean-Luc Nancy, dans Ernest Pignon-Ernest, *Face aux murs*, Paris, Delpire, 2010, p. 198-205.



Gilles Sebhan parle de Gilles Sebhan

PAR GEIR UVSLØKK

DOMODOSSOLA. LE SUICIDE DE JEAN GENET de Gilles Sebhan
Denoël, 125 p.

Le titre du livre que Gilles Sebhan a consacré à Jean Genet a un côté assez agaçant. Il ne s'agit pas du premier mot : « Domodossola ». On ne peut que se réjouir de la belle sonorité du nom de cette petite ville piémontaise où Genet a séjourné à quelques reprises. Non, ce qui agace, c'est la suite : « le suicide de Jean Genet ». Car — à moins qu'il ne fit exprès de tomber la nuit du 14 au 15 avril 1986, dans la chambre qu'il occupait alors au Jack's hôtel à Paris — Jean Genet ne s'est pas suicidé. L'auteur de *Domodossola. Le suicide de Jean Genet* explique cependant rapidement son choix de titre : en 1967, Jean Genet a fait une tentative de suicide à Domodossola, et selon Sebhan, ce « suicide raté » est « *pourtant réussi puisque quelque chose de lui a été abandonné là, est mort là, dans cette petite ville de Domodossola* ».

Sebhan déplore que « *la plupart des biographies* » ne consacrent « *que quelques lignes* » à l'événement. Pour lui, ce suicide manqué constitue « *le centre caché d'une vie* », à savoir la disparition d'Abdallah Bentaga, l'amant funambule de Genet qui s'est donné la mort en 1964. Le livre de Sebhan, plus qu'une analyse de la tentative de suicide de Genet, est une présentation de la relation entre les deux hommes, qu'il met en parallèle avec l'histoire d'amour qu'il a lui-même eue avec un jeune homme nommé Majed. Sebhan considère que Genet a eu tort de ne pas s'exprimer publiquement sur le suicide d'Abdallah (« *J'aurais aimé que Genet soit mort en 1967 ou qu'il parle, qu'il nous parle enfin d'Abdallah* »), ce qui le décide à nous faire part de la manière dont il a repoussé et rendu malheureux Majed. Comme Genet, il